

### **Giuseppe Tonna, Oscar Di Prata, 1961.**

Le charme de la peinture de Oscar Di Prata naît d'un choc entre deux différentes forces composant son monde spirituel. Du côté de ses ancêtres vénitiens lui viennent une cordialité expansive et un goût fin et aristocratique pour les belles formes qui peuplent la terre ensoleillée. Mais cette suggestion d'une beauté antique, d'un ordre dans le monde, d'une vraie solidité dans les aspects des choses n'a jamais été fixée avec certitude sur ses tableaux, même dans les années les plus heureusement fidèles à une facile improvisation figurée. Même à ce moment-là, la douceur était voilée de mélancolie, et sa joie et son goût immédiat de la vie étaient obscurcis de légers nuages, comme dans un abandon triste. En Di Prata on a toujours trouvé comme une blessure, comme un sens d'exil ancien. C'est justement sur cette racine de peines, sur cette douleur d'instabilité, qu'on peut découvrir l'autre force composante de son âme, ou mieux, son caractère secret de peintre, comme il nous apparaît dans ses dernières œuvres. C'est, peut-être, l'air sévère de la Lombardie: l'air de Brescia, son lieu de naissance où la vie est religieusement sentie comme une obligation morale, comme une activité silencieuse, comme une gravité dans la recherche. Ses murs sont gris, les jours succèdent aux jours, en une trame épaisse sans traces d'oisiveté. Là sont nés Foppa et Moretto, là a travaillé Ceruti. C'est pour cela que Oscar Di Prata a fait son choix: au don de naissance de la beauté, il a voulu opposer le dur exercice de la vérité, une vérité poursuivie en regardant en lui-même, il a essayé de pénétrer le monde avvenirs fulgurants qui, du fond de son âme, affleure. Les anciens styles d'une manière douce - comme des sirènes insidieuses ne restent pas dehors - sont toujours près à apparaître. Alors on les sabre à coups de pinceau, on les blesse en s'étalant dans un cri de nostalgie invincible. La lumière devient crue, sans temps, comme un rêve ou une vision. Des images fantomatiques, des apparences labiles peuplent des paysages de fables dans des espaces scandés par des volumes acides de grosse pierres taillées. Des marbrures de couleur rouie, des grumeaux d'ombre, comme de douloureux silences, nous racontent la méditation qui nourrit la peinture actuelle de Oscar Di Prata, nous parlent de l'heure qui passe dans le ciel de l'artiste. Ses gris sales et secs, la pauvre matière de ses fresques nous parlent de son nouvel habit mental, de sa conquête libre et solitaire, ainsi que les violettes tristes et les bleus et les verts du découragement. Tel est d'abord Oscar Di Prata: une figuration nouvelle, ancienne et moderne en même temps, où la transmission culturelle fermente et revit dans une intuition moderne de la vie et de l'homme, où on exprime chez l'homme autre l'image - malheureusement obscurcie parcourue de fêlures, mais toujours image d'homme, faite à la ressemblance de Dieu - l'anxiété et le tourment intérieur, ce frisson de ciel lointain, qui éclaire quelquefois son imminence pitoyable comme signe de paix et de consolation, quelquefois sombre et si indifférent dans sa gravité tempêteuse mais qui dort dans le cœur, dès l'enfance, familier et habituel, comme un abri sûr.